

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 3

Artikel: La poste aux chiens au Canada
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 23.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nous ne parlons pas du Jura bernois, de la partie romande de Fribourg et du bas-Valais, dont nous n'avons pu encore nous procurer les chiffres qui les concernent, pour le dernier recensement fédéral.

La population bernoise qui émigre dans les autres cantons pour s'y établir s'élevait à plus de 57,000 âmes en 1860, c'est une augmentation de 55 p. % depuis 1850, dont un quart dans le canton de Vaud (10,300 en 1850, 14,000 en 1860, et probablement plus de 20,000 en 1870, soit le 12^e de sa population totale. — Le chiffre est encore plus fort pour le canton de Neuchâtel, près de 19,800 Bernois en 1860.

Pour en revenir aux diverses langues de la Suisse, on a calculé que le français est parlé sur un territoire de 400 lieues carrées, l'italien sur 140 et le romanche sur 150. Le reste appartient à la Suisse allemande.

Le savant Stalder, qui a publié il y a déjà cinquante ans un ouvrage complet sur les langues de la Suisse, avec la parabole de l'enfant prodigue dans tous les dialectes, comptait 72 patois différents parmi lesquels 41 allemands, 21 français, 8 italiens et 6 romanches ou ladins. Il est vrai que plusieurs de ces dialectes varient plus par la prononciation que par le fond.

D'intéressants essais ont été faits ces dernières années pour fixer la grammaire et le Dictionnaire de la langue romanche, dans laquelle se publient 2 ou 3 petits journaux.

Plusieurs écrivains distingués ont écrit dans les dialectes de la Suisse allemande, Gotthelf (Bitzius) dans celui de Berne, Ustéri dans celui de Zurich, etc. — Dans la Suisse romande, le *Conteur vaudois* régale souvent ses lecteurs de désopilantes histoires ou de piquants couplets, dûs à des écrivains aimés du public; le *Messager des Alpes* et d'autres feuilles encore contribuent aussi pour leur part à nous conserver notre naïf et malicieux patois romand.

Alex. M.

Les Polonais en Sibérie.

Il y a en Pologne un mot qui dépasse peut-être tout ce que l'éloquence humaine a su trouver pour donner un accent au désespoir; c'est le mot « à ne plus nous revoir! » qu'adresse d'ordinaire à sa famille, à ses amis, tout condamné politique au moment de s'acheminer vers la Sibérie. « A ne plus nous revoir!... » car le seul moyen de se trouver encore avec ces êtres chéris, ce serait de les rencontrer un jour dans le même lieu du supplice, tant la conviction est grande qu'une fois déporté dans ces régions de douleur on ne les quitte plus, et que la Sibérie ne lâche point sa proie.

Depuis bientôt un siècle, elle enlève à la Pologne ses enfants les plus généreux, ses femmes les plus dévouées. A ces contrées de neige et de sang se reporte la pensée de tout Polonais qui veut interroger les souvenirs de sa famille, et alors même que le poète rêve pour son pays un avenir de liberté et de bonheur, c'est encore la Sibérie qui se dresse devant lui, demandant des victimes même après la victoire. Pays mystérieux et lugubre « d'où l'on ne revient jamais » comme le dit le paysan polonais.

Et cependant on en revient parfois. Parfois à l'avènement d'un tsar au trône, une amnistie qui, quoique très incomplète, n'en est pas moins surnommée *générale*, rend aux familles éplorées ceux qui n'ont pas succombé à la peine; cela

est du moins arrivé deux fois depuis un siècle, à l'avènement de Paul 1^{er} et d'Alexandre II; l'empereur Nicolas n'a jamais connu pareille faiblesse. Dans d'autres cas, très rares, des instances, des prières appuyées par une haute protection obtiennent, après de longs et persévérants efforts, le retour d'un condamné. Enfin on a vu même reparaitre au milieu des vivants ceux qui, sans attendre ni espérer une amnistie générale ou individuelle, ont trouvé dans leur audace et leur énergie les moyens de se soustraire à une horrible destinée; mais ce phénomène-là ne s'est rencontré que deux fois depuis un siècle.

Plusieurs de ces revenants ont fait le récit de leur séjour dans ces tristes parages, d'autres ont laissé des notes sur les lieux mêmes et pieusement recueillies. C'est ainsi que la littérature polonaise possède une collection assez riche de ces écrits des *Sibériens*, qui, malgré la monotonie du sujet, ne manquent certes pas de variété.

Quelles sont étranges, en effet, ces aventures de Beniowski, soldat de Bar, déporté au Kamtchatka, y organisant une vaste conspiration avec les indigènes sauvages, faisant prêter aux kamtchadales un serment de fidélité à la confédération de Bar, passant avec eux le détroit de Behring, conquérant Madagascar et venant en offrir la suzeraineté au roi de France! Bien différentes sont les destinées du général Kopeck, relégué quelques années après dans ces mêmes contrées. Soumis, patient et presque serein pendant tout le temps de l'exil, son esprit s'obscurcit au moment même où il apprend que l'heure de la délivrance a sonné: la joie est trop forte pour son âme; il ne rapporte dans sa patrie que les débris de sa raison, et il n'a plus que de rares moments de lucidité dont il profite pour dicter quelques pages calmes et douces sur un passé plein de souffrances. Pendant trente ans le pauvre Adolphe Januskiewicz note tous les jours pour sa vieille mère restée en Lithuanie, chaque événement d'une vie passée dans les steppes, au milieu des Kirghis; la main d'un frère vient récemment de nous dévoiler tout ce que ce cœur généreux contenait de courage indomptable et d'amour filial.

Une des plus remarquables publications de cette littérature dite déportée, est celle que nous a donnée, il y a trois ou quatre ans, M. Rufin-Piotrowski. Son livre ne se recommande pas seulement par la richesse des détails et l'ampleur de la composition, mais aussi et surtout parce que l'auteur est un Sibérien *évadé*. C'est là, depuis Beniowski, le seul exemple d'un déporté qui ait tenté une pareille entreprise et qui ait réussi. Encore Beniowski a-t-il eu beaucoup de complices et d'aides; il n'était séparé que par un espace relativement court de la terre de délivrance, tandis que Rufin-Piotrowski n'avait à compter que sur lui-même, et à su traverser la Sibérie dans toute sa longueur, et une grande partie de la Russie d'Europe, faisant toujours à pied le long et périlleux voyage d'au-delà Omsk (Sibérie occidentale), par les monts Ourals à Arkangel, Pétersbourg, Riga, jusqu'en Prusse, sans carte, sans secours, presque sans argent, et ne confiant son secret à aucun être du monde, pour n'envelopper personne dans son sort terrible.

Piotrowski est maintenant un modeste professeur dans une école polonaise des Batignolles que l'émigration doit en partie à la générosité de la France.

La poste aux chiens au Canada.

L'organisation actuelle de la poste aux lettres est certainement un des faits les plus précieux de la civilisation moderne. Nous en jouissons tous plus ou moins, mais nous l'apprécierions sans doute bien davantage si nous venions à en être privés pour un temps, comme les Parisiens durant le siège de leur ville, ou si nous pouvions par l'imagination nous mettre à la place de ces populations des bords du lac Supérieur ou de l'Hudsonie, qui ne reçoivent leurs lettres qu'une fois par mois, au moyen de ce mode de transport.

D'octobre en mai, ce mode de transport est le seul praticable. L'administration, par des contrats formels, traite avec des Indiens ou des métis, qui s'engagent à déposer à jour fixe dans chaque station les lettres et paquets, et exécutent en général avec une ponctualité étonnante leurs engagements. De petits traîneaux, tirés d'ordinaire par six chiens, portent les dépêches, et sont guidés et surveillés par des hommes à pied, glissant sur la neige épaisse et glacée en s'appuyant sur ce qu'on appelle des *souliers de neige*, destinés à empêcher le pied de s'enfoncer. Ces hommes doivent bien connaître les solitudes qu'ils ont à parcourir et pour se défendre contre les bêtes féroces, ils sont parfaitement armés.

Le jour de l'arrivée du courrier est un jour de fête pour les villages situés dans les environs du lac Huron, du lac Supérieur, ou dans l'Hudsonie. Dès le matin, les femmes, les enfants sortent de leurs chaudes demeures et se rassemblent sur la place. Les hommes remontent de leurs mines et tous attendent dans l'anxiété l'arrivée des nouvelles qui doivent leur apporter joie ou douleur, et en tout cas les tenir quelque peu en communion avec le reste de l'univers.

Aussitôt arrivé, le facteur saisit le paquet destiné à la station qu'il visite, et en verse le contenu sur une large table. Puis, saisissant l'une après l'autre les diverses lettres, en lit l'adresse d'une voix de stentor. A l'ouïe de son nom, Jaques, Paul ou Charles s'avance, décline ses noms et prénoms, paie le port, s'il y a lieu, et reçoit après cela le message désiré.

La distribution achevée, chacun se divise en groupes plus ou moins brillants et animés, les uns tristes, les autres joyeux : on se fait part des faits d'un intérêt général ; on commente les événements politiques ; puis peu à peu chaque famille regagne sa demeure, reprend son train de vie journalier et se résout à attendre jusqu'au mois suivant les lettres et communications après lesquelles chacun soupire.

(Famille.)

Influence de la lumière violette sur la croissance de la vigne, des cochons et des taureaux.

Extrait d'une lettre de M. A. Pœy à M. Elie de Beaumont.

« Depuis l'année 1861, le général Pleasonton se livre à des expériences très curieuses sur le développement des végétaux et des animaux, sous l'influence de la lumière transmise par des verres violets. En 1861, des boutures, à ras du sol, de vignes d'un an, de la grosseur d'environ 7 millimètres, de trente espèces différentes de raisin, furent plantées dans une serre garnie de verres violets. Quelques semaines après, les murs jusqu'au toit étaient déjà couverts de feuillage et de branches. Au commencement de septembre, les vignes du général mesuraient déjà 45 pieds en longueur sur un pouce de diamètre, à un pied au-dessus du sol. Au mois de septembre de l'année suivante, quand les grappes commençaient à se colorer et à mûrir, les vignes portaient 1200 livres de raisin. Le général Pleasonton remarque qu'une vigne provenant d'une jeune pousse exige cinq à six ans pour produire une seule grappe de raisin, tandis que sous l'influence des rayons violets, dès la seconde année, cette vigne, âgée seulement de dix-sept mois, a pu donner un résultat aussi re-

marquable. Dès la première année, quelques vigneronns avaient prédit que ces vignes s'épuiseraient rapidement par cette production luxuriante : les vignes ont continué, depuis neuf ans, à fournir la même récolte, avec une nouvelle pousse de bois et de feuillage non moins extraordinaire.

Le général répéta ses expériences sur des cochons. Le 3 novembre 1869, il plaça trois petites truies et un verrat dans un compartiment dont le toit était couvert de verres violets, et trois autres truies et un verrat dans un autre compartiment garni de verres blancs. Les huit cochons étaient âgés d'environ deux mois : le poids total des quatre premiers était de 167 livres et demie ; celui des quatre autres, de 203 livres. Ils furent tous soignés par la même personne, avec la même nourriture, en qualité et en quantité semblables, et aux mêmes heures. Le 4 mai 1870, les animaux placés sous les verres violets pesaient 12 livres de plus que ceux qui avaient été placés sous les verres blancs : en tenant compte des 22 livres que les premiers avaient en moins au commencement, on trouve une différence d'accroissement de 34 livres.

Une bonne femme de Bussigny voyant passer sur le Grand-Pont un élève de l'Asile des Aveugles, qui se rendait seul à la poste, pour chercher le courrier, s'arrêta court et dit à son mari qui l'accompagnait :

Ne sé pas din stu mondo coumeint clliau pourro noviein font po verré bé !

Le capitaine B*** nous raconte l'anecdote suivante :

Quelques soldats suisses au service de Naples, parmi lesquels se trouvaient deux Fribourgeois, se baignaient au bord de la mer. L'un des Fribourgeois prend son élan et gagne le large. Mais bientôt atteint d'une forte crampe, il disparaît sous l'eau, revient à la surface, crie au secours et fait des efforts inouïs, lorsque son camarade lui crie : Dzoset, recoumanda té à la Madona !

Un des Vaudois entendant cela, ajoute précipitamment :

— Té lai fia pas... nadz' adi !

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

! ENCRE VAUDOISE !

Le soussigné a l'honneur de prévenir tous les bureaux et particuliers faisant usage de son encre, qu'à partir de ce jour elle sera mise en dépôt au magasin de M. Monnet, libraire, place St-Laurent, à Lausanne, qui en a seul la vente où les demandes devront être adressées.

L'encre vaudoise, d'une grande limpidité et d'un beau noir, et tout particulièrement recommandable comme ne moisissant jamais.

C. Behrens fils, pharmacien,
place de la Palud, Lausanne.

CASINO-THÉÂTRE DE LAUSANNE

DIRECTION DE M. FERDINAND LEJEUNE

Dimanche 21 janvier 1872.

LES ORPHELINS DU PONT NOTRE-DAME

Drame en 5 actes et 8 tableaux.

LA FILLE DE DOMINIQUE

* Vaudeville en 1 acte du théâtre des Variétés.

Dans cette pièce, Mlle Clarisse Noël remplira 4 rôles différents.

On commencera à 7 1/2 heures.

Les personnes du dehors qui désirent retenir des places à l'avance sont priées de s'adresser (franco) à W. Tarin, libraire.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD-DELSILE.